FEUILLETON.

LA COMTESSE DE MAULÉON.

PAR LOUIS REYBAUD.

III. Où Népomucène enseigne à Lucien l'art de bien dîner à dix-sept sous.—*Suite.*

J'avais accompli la partie la plus aisée de ma tâche; dépenser de l'argent, on y arrive toujours. Le difficile était de rétablir l'équilibre entre les divers services, et de rattraper sur la bouche ce que nous avions mis de trop à l'habillement. Il y avait bien un biais: c'était que Lucien, pendant quelque temps au moins, partageât mon couvert. J'insistai beaucoup pour qu'il y consentit; il m'opposa une résistance invincible. Jamais je n'ai connu d'être plus discret et plus délicat; c'était presque à s'en fâcher. L'idée de passer pour un parasite lui causait des frissons; il serait mort d'inanition plutôt. Quand j'eus compris cela, je changeai de tactique. Il ne voulait pas venir à moi, j'allai à lui. Le moyen était rude pourtant, et pour s'y résoudre, il fallait que le cœur triomphât des révoltes de l'estomac. Il ne s'agissait de rien moins que de descendre au plus bas dans l'échelle des aliments et de se confier aux produits suspects des fourneaux économiques. Jeune, on n'y fait; comme un autre, j'y avais passé: la table ne compte pas alors; mais avec l'âge on devient sensuel, et c'était pour moi, je l'avoue, un véritable sacrifice. Pourtant je m'y résignai.

Tout compte fait, et en y mettant même une certaine grandeur, Lucien ne pouvait excéder dix-sept sous pour son principal repas. C'était la stricte limite: au-delà il y aurait eu imprévoyance. A ce prix, il ne fallait songer ni aux mets choisis ni aux grands vins; mais il se trouvait encore des affiches pour promettre trois plats au choix, carafon et dessert. Les murs de Paris sont tapissés de ces problèmes aussi insalubles que captieux. J'aimai mieux les éluder que les résoudre.

—Laissez-moi vous guider, dis-je à mon élève; je suis votre ancien ici, votre chef de file; je connais les bons coins. Il s'agit du salut de nos viscères; je prends la conduite de l'opération. Suivant que nous irons ici ou là, l'attentat sur nos personnes sera plus ou moins accompagné de circonstances aggravantes. Vous m'entendez, Lucien; je ne veux pas succomber sans défense. Je me réservai donc le soin de choisir le restaurant au rabais où nous devions faire chaque jour notre orgie à raison de quatre-vingt-cinq centimes par tête. Celui que j'honorai de mes préférences avait deux locaux, deux cartes et deux cuisines: d'un côté, les fourneaux à prix réduits; de l'autre, les fourneaux à prix élevés. Les aloyaux ne s'y confondaient pas et les sauces étaient distinctes. Une conférence avec le chef de l'établissement, un mot au garçon, suffirent pour fixer les bases d'un service particulier. Nous entrions dans le local économique, et on ne nous y servait point d'autres plats que ceux des clients ordinaires du lieu; mais ces plats étaient composés d'éléments choisis et sortaient de la cuisine privilégiée.

—Tant de choses pour dix-sept sous! me disait parfois mon élève. De si bon vin! des biftecks si parfaits!

—Mais oui, répondais-je, il ne s'agit que de savoir s'y prendre. Ces Parisiens sont si malins!

Voilà par quelle supercherie innocente je pus soustraire deux victimes à un empoisonnement prémédité.

IV. Où Lucien manifeste un penchant désordonné pour les célébrités.

Au moyen de ces premiers soins, j'avais fixé la situation de mon protégé; il ne me restait plus qu'à le soumettre à une analyse morale.

Dès ce temps, il me fut aisé de voir que, sous des dehors froids, Lucien cachait une âme ardente, obstinée, capable de grandes passions.

C'était un feu intérieur qui se trahissait par des jets inattendus. D'ailleurs, tout se bornait à des élans vagues et sans objet comme ceux d'un cœur qui s'ignore et cherche sa voie. Elevé sous les yeux de sa mère, Lucien n'avait de précoce et de vif que l'imagination; mais cette fée le transportait déjà dans le monde des rêves et l'y tenait captivé par de perpétuels enchantements.

Au nombre des signes qui trahissaient cette disposition de son esprit, il n'en était pas de plus saillant qu'un enthousiasme naïf pour les noms que la renommée ceignait de son auréole. Mon jeune ami les comprenait tous dans un culte commun, sans trop distinguer encore où étaient les faux dieux véritables. Naturellement il inclinait pour ceux qui faisaient le plus de bruit. Quand nous nous promenions ensemble dans un jardin public ou sur les boulevards, l'une de ses idées fixes, l'une de ses préoccupations les plus constantes étaient d'y rencontrer quelque célébrité. Et si je lui en désignais une, il y attachait son regard avec une curiosité opiniâtre et presque incivile, comme s'il se fût attendu à lui voir déployer ses ailes et s'ouvrir un chemin lumineux dans les plaines de l'azur.

Mon Dieu; ce sont des illusions et des faiblesses que nous avons tous eues, mais pas avec cette force et à ce degré. Il y avait là quelque chose de plus qu'une effervescence juvénile. Je n'y pouvais suffire, tant il mettait de chaleur dans ses questions et se montrait curieux de détails. Puis son refrain était qu'il voulait voir les princes de la gloire, les connaître, frayer avec eux.

—Mon cousin, me dit-il un jour avec une vivacité singulière, vous m'y conduirez, n'est-ce pas?

—Lucien, lui répondis-je, prenez garde; vous formez là un vœu désordonné. Vous voulez donc boire à la coupe du désenchantement. Ces grands hommes, comment vous les figurez-vous? Parés de mille prestiges, doués d'avantages surnaturels! Vous vous les dépeignez, la lyre en main et la couronne sur le front, enveloppés d'une draperie antique, ou bien la tête inclinée par la méditation et gravant avec un stylet sur une page d'airain des maximes salutaires et immortelles! Voilà les enfants de vos rêves. Eh! malheureux, conservez-les donc ainsi; n'appliquez pas à ces nobles images le masque des réalités. Vous avez des demi-dieux; pourquoi y chercher des hommes? Les hommes, Lucien, il y a toujours du limon en eux, célèbres ou obscurs. Vu de près, le génie même se dépouille de ses rayons. Voyez plutôt. On cherche l'éclair dans les yeux; que trouve-t-on? une paire de lunettes; ou bien une mèche postiche au lieu d'une flamme sur le front sans compter les yeux divergents, les nez canards et les épaules accentuées qui échoient aux illustres aussi bien qu'au commun des mortels. Ainsi, mon jeune ami, maîtrisez votre curiosité; elle ne peu vous conduire qu'au désapointement. Que l'antiquité avait donc raison quand elle comptait ses héros sur des nuages! Il ne sont bien que là!....

C'est ainsi, c'est par de tels conseils que je cherchais à calmer l'exaltation de mon élève. Sans me flatter, je puis dire que la sagesse parlait par ma voix. Eh bien! j'avoue à ma honte que je n'obtins pas le succès que j'étais en droit d'attendre. Son caractère obstiné l'emporta; il se raidit contre mes sermons et continua à céder à sa pente. De mon côté, je me piquais et me refusais à l'entretien quand il le portait sur son terrain favori. De là des pièges mutuels et de petites embûches. Un soir que nous parcourions les arcades de la rue Rivoli, une femme passa rapidement devant nous. Ce ne fut qu'une apparition: descendue d'un équipage, elle entra dans l'un des hôtels qui s'ouvrent sur les galeries. Cependant, Lucien me pressa vivement le bras et laissa échapper un cri.

—La comtesse de Mauléon! dit-il.

Il venait de prononcer un nom célèbre à plus d'un titre; je n'y vis qu'un accident de sa maladie habituelle et me gardai d'insister: seulement, une réflexion me vint.

—Où l'avez-vous connue? lui dis-je.

Ma question lui causa, à ce qu'il semble un peu d'embarras, car il n'y répondit que par un faux-fuyant.

—Ai-je dit que je la connaissais?

—Sans doute, insistai-je: on ne nomme pas les gens ainsi sans les connaître.

—Bah! c'est d'instinct, dit-il.

Il me fut impossible d'obtenir d'autres explications. Comme la sensitive au contact de la main, il s'était replié sur lui-même, et, dans le cours de la soirée, il demeura rêveur et silencieux.

Sur d'autres points encore, je le trouvai rebelle. La grande affaire entre nous, c'était de lui donner une destination: presque tous nos entretiens roulaient là-dessus. Il y apportait ses illusions d'enfant, moi mon expérience consommée. Ecrire dans les journaux, voilà le point de départ d'un programme qu'il avait arrêté dans son département et dont il ne consentait pas à démordre. Il s'était imaginé, à voir les proportions de ces feuilles de papier, qu'on s'y trouve constamment à court de matières, et il accourait des rivages du Lot pour leur offrir un concours assidu et généreux. Afin de s'y rendre plus apte, il avait eu soin d'avance de s'exercer et de se former la main; ses tiroirs étaient pleins d'articles politiques et d'articles de genre à l'aide desquels il avait charmé ses loisirs de province. A Paris même, il ne manquait pas de se tenir en haleine et d'écrire à son lever quelques pages sur la question du jour. Puis il comparait ce fruit de sa plume à ce qui se publiait sur le même sujet, et s'y trouvait de tout point supérieur. Eprouvait-il un doute là-dessus? c'est moi qu'il prenait pour juge. Le soir, à table, il me communiquait ses inspirations du matin, et je l'écoutais avec le sang-froid d'un homme qui a fréquenté les comités de lecture de l'Odéon.

C'était donc le premier et le dernier mot de Lucien: il voulait écrire dans les journaux. J'avais beau lui dire que l'accès n'en est pas facile et que l'emploi est fort recherché; qu'au lieu de manquer de matériaux, ces établissements en ont à vendre; que leurs avenues sont encombrées de jeunes candidats et d'aspirants émérites, et que, pour s'y frayer un passage, il faut de la patience et un effort soutenu. Rien de tout cela ne le rebutait; il s'était promis qu'il enrichirait les journaux de sa prose, et il maintenait cette prétention. Ne pouvant la vaincre, il fallut s'y prêter. Je me mis en campagne et frappai aux portes des arbitres de l'opinion, aux grandes d'abord, puis aux moyennes, enfin aux petites. Comme je l'avais prévu, les places étaient prises et les ocupants ne paraissaient pas d'humeur à vouloir les céder. Ils tenaient l'os entre les dents et grondaient dès qu'on flairait autour d'eux. J'eus beau user de subterfuges, multiplier mes combinaisons: tout vint échouer devant leur vigilance. Ce jour-là je fus vaincu; je sentis que ma puissance avait des limites.

Bon gré, mal gré, il fallut se rebattre sur des poursuites moins trompeuses. La politique nous échappait; c'était le cas de chercher un abri dans les lettres. Lucien ne réglerait pas les destinées de l'Europe, il n'y soufflerait pas la guerre ou la paix, il ne ferait ni de la diplomatie ni de la stratégie; mais, dans le domaine paisible de l'art, d'autres conquêtes l'attendaient. Là, ses débuts devenaient plus faciles, ses chances plus belles. C'était mon vrai domaine, mon terrain favori; j'y occupais le haut bout et n'avait besoin d'aucun appui étranger. En effet, n'étais-je pas le maître souverain de l'opinion et libre de la diriger à mon gré? Pour inonder mon protéger de succès et de gloire, que m'en couterait-il? D'ouvrir la main, voilà tout. Mais avant de mettre mon influence à ses pieds, je voulus l'en rendre digne.

—Lucien, lui dis-je, le sort en est jeté; c'est l'art qui vous réclame, c'est à l'art désormais vous appartenez. Abordez son temple sans crainte; ma sollicitude vous y suivra. Surtout point d'hésitation, point de scrupule d'enfant, point de fausse honte. Ils y sont déplacés. Posez vous-même le laurier sur votre front et composez des hymnes en votre propre honneur. C'est reçu dans les meilleures sociétés de l'art. Quand au genre que vous allez adopter, écoutez là-dessus la voix d'un homme qui connait les finesses du métier et peut vous épargner plus d'un faux pas. Je vais vous faire quelques leçons de littérature qui ne seront, ni celles de M. de Labarpe, ni celles de M. Noel. Un peu d'attention!

V. Où Népomucène endosse la robe de professeur et se livre à des exercices sur l'esthétique.

—Notez, Lucien, repris-je après une pause, que je ne viens pas vous jeter dans l'excès, que je ne vous impose point de tragédie, même avec des chœurs renouvelés de l'antiquité. Non, il s'est assez répandu d'hémistiches sur ce globe; soyons-en sobres désormais et n'y ajoutons rien, ni réminiscences grecques, ni accompagnements de violons. Ce que j'ai à vous dire est simple, sensé et peut se résumer en quelques mots. Si vous le pouvez, soyez vous-même; si vous ne le pouvez, suivez les grands auteurs: voilà les deux points de mon prêche. Ayez du génie ou tâchez d'avoir du talent: l'un, Dieu seul le donne; l'autre s'acquiert.

"Dans vos provinces, mon ami, vous allez volontiers vers le clinquant et le chrysocale. C'est le propre des peuples primitifs. L'Indien se charge le nez et les lèvres d'anneaux; le nègre raffole des verroteries: chacun suit son penchant ici-bas. En fait de littérature, vous aimez donc celle qui brille à l'œil et multiplie les facettes. Il ne vous déplaît pas non plus qu'elle soit de haute saveur, un peu crue et fortement épicee; encore un trait de commun avec le nègre et l'Indien. Prenez y garde, Lucien: le chatoiement altère la vue et les épices émoussent le goût. Aucun régime n'est plus perfide ni plus fatal.

"Naguère, on la bien vu! une littérature s'y essaya. L'ordinaire ancien ne lui allait plus; elle fit comme les janissaires du sultan: elle renversa ses marmites et se mit en révolution. A l'origine, ce fut récréatif: la jeunesse y donnait, et la jeunesse prête de la grâce aux folies. Nuit et jour elle battait l'estrade en brisant les vitres et jetant des pétards dans les jambes des vétérans. Ce n'étaient que feux d'artifices, illuminations en verres de couleur, fête et gala perpétuels. Et quand venaient des remontrances, on y répondait par des projectiles inoffensifs et des propos de carnaval. Quel beau règne et qu'il fut court! On y allait à coups pressés et comme font les gens qui ne sont pas certains de vivre. Plus de règles, plus d'obstacles. Le bon sens offusquait: on en fit litière; la langue gênait: on la mit en lambeaux. Quand j'y songe, je m'étonne qu'il nous reste encore quelques débris de tout cela.

"De telles effervescences durent peu, Lucien; voyez ce qu'il en demeure. Ces écervelés d'autrefois ont vieilli; ils ont des rides au front, des crânes dépouillés, des ventres préominents. Adieu cette fleur de l'âge qui était leur parure et leur excuse! adieu cette verve qui couvrait et animait leurs écarts! tout s'est envolé sur les ailes du temps. De ces tapageurs de l'art, il s'est formé deux catégories: les uns sont devenus des hommes, les autres sont restés de vieux enfants. Les premiers ont pris un domicile légal et reviennent à nos grandes traditions; les seconds perchent encore et poursuivent leurs exercices ordinaires. Suivez les sages, Lucien, et défiez-vous des insensés. Il se débite à leur sujet des choses terribles. On assure qu'ils enlèvent des adultes pour leur disloquer le style et leur briser le jugement. N'allez pas de ce côté, vous dis-je; il y a péril et il n'y a plus profit: la veine est épuisée.

"Parlons des neutres, maintenant; aussi bien ils ont fait quelque bruit. C'est un genre commode et qui n'engage pas. Un lambeau par-ci, un lambeau par-là; prendre à celui-ci le langage noble, à celui-là le mot trivial; voilà un vêtement neuf, si ce n'est qu'il est d'emprunt. Quand on l'endosse, on ne doit rien à personne, c'est vrai, mais on doit à tout le monde. L'idée même se rattache à des personnages connus; elle a une filiation naturelle, une origne, un précédent, comme on dit; elle remonte aux Arlequins. N'importe, Lucien, c'est une porte ouverte devant vous; franchissez-en le seuil, si vous aimez la solitude. C'est peu nombreux, mais choisi; on n'y va pas aux nues, mais on n'y tombe pas de haut. Les neutres, on le sait, n'ont pas l'allure rapide; en revanche, ils ont le pas sûr. S'ils ne multiplient pas, ils durent longtemps. C'est honnête, rangé; ça n'a point de vices; vous vous plairiez avec eux mon cher; ils sont de votre tempérament: consciencieux. Essayez-en; ils ont des chances pour qu'on les canonise.

"Préférez-vous autre chose, Lucien? alors donnez en plein dans la Régence. Vous y trouverez une compagnie charmante: les roués, les raffinés, les precieux, tout ce qu'il y a au monde de plus talon rouge et de plus bouche en cœur.... Etes-vous curieux de petits secrets de toilette vous decouvrirez les mouches et les paniers, les vertugardins, la poudre à la maréchale, et que sais-je encore? Il y a tant d'affiquets et de parfums dans ce monde-là! Par exemple, ici, mon cher, il faut se réduire sur la mise en scène et le personnel. Avec les autres genres, vous aviez la nature entière à votre disposition, la lune le soleil, les éléments, vingt comédiens principaux, des choristes à profusion, huit décors badigeonnés à neuf et soixante tuniques en véritable pourpre de Tyr. Point de fantaisie qui vous fût interdite, profils de camées, figurantes d'après l'antique, fresques d'Herculanum, vases étrusques, faisceaux d'armes, peaux de léopard, casques à cimier, tout le bric-à-brac des âges historiques à dater de Nabuchodonosor. Avec la Régence, rien de cet appareil, rien. Deux personnages et deux paravants voilà vos ressources: tirez-vous-en comme vous pourrez. Après tout, la recette est connue. En avant les petit mots, les petits riens, les petites phrases, les petites intrigues les petits dénouements; puis le reste au hasard et à la responsabilité des comédiens. Il brûlent les planches et objet s'enlève.

"Ainsi, Lucien, vous avez du choix; et remarquez bien que je ne vous interdis pas de réussir par d'autres procédés. Le champ est libre l'espace est à vous: allez hardiment. Soyez grave, si le cœur vous en dit: la gravité est bien portée aujourd'hui. Soyez érudit, profond, châtié, fleuri éloquent, je n'y mets point d'obstacle: on se sauve encore par ces moyens là. Mais je vous le déclare avec solennité, il est un point sur lequel je me montrerai moins accommodant. Vous ne ferez point de vers, Lucien. Point de vers, entendez-vous? C'est une infirmité que je ne vous pardonnerais pas. Je comprends toutes les faiblesses, je les absous même, excepté celle-là. Ne cherchez pas à me fléchir, c'est irrévocable. Point de vers; autrement, nous rompons. Est-ce trop exiger de vous, mon ami? Un sacrifice, un seul. Mon Dieu! vous n'avez point affaire à un despote. Faites des collections de papyrus, promenez la loupe sur des palimpsestes, professez une langue qui n'existe pas; je me tairai, je fermerai les yeux. Mettez ma patience à une épreuve plus rude encore: assumez sur votre tête les plus lourdes qualifications, chimiste, naturaliste, économiste, physicien, théoricien, statisticien, géographe, polygraphe, historiographe; je m'affligerai de vous voir chargé de ce poids, sans qu'il s'échappe pour cela un seul reproche de mes lèvres: vous serez assez puni d'avoir mérité de pareils noms. Mais, quant aux vers, je ne passerai pas condamnation ainsi; je serai inexorable, monsieur, oui, inexorable; je répète le mot à dessin. La versification est la mère de tous les vices.

"Maintenant, Lucien, vous voyez comment se partage l'empire de l'art; ici, les excessifs, là les quintessenciés, et, entre deux, ceux qui ont un pied dans l'un et l'autre genre. Il y a sans doute une foule de nuances dans tout cela; il y a des exceptions et des cachets particuliers; mais, pour reposer l'esprit, il vaut mieux s'en tenir aux principaux groupes. Voyons mon garçons, tâtez-vous bien. De quel côté inclinez-vous? D'où vous arrive le souffle de l'inspiration? Qui saluerez vous comme vos maîtres et à quelle école appartiendrez-vous?

—A quelle école? demanda le jeune homme comme s'il fût revenu d'un assoupissement.

—Oui, à quelle école? consultez-vous et répondez de confiance.

—Moi! cela va sans dire, répliqua-t-il avec feu: à l'école de la comtesse de Mauléon!

C'était la seconde fois que ce nom sortait de ses lèvres, et je me promis d'éclaircir pour quel motif il y arrivait si souvent et d'une manière si irrésistible.

VI. Comment Népomucène arrache son secret à Lucien.—Confession d'un adolescent.

A la première occasion, j'abordai ce sujet délicat. C'était un soir, chez moi, devant un bon feu et en face d'un thé où j'avais prodigué toutes les séductions imaginables. Nous étions seuls pourtant: point d'importuns, point d'indiscrets. Jamais Lucien n'avait été de si belle humeur; il goûtait à tout et s'inondait à l'anglaise. Nous causions de lui, de ce qu'il avait fait la veille et de ce qu'il ferait le lendemain, de ses démarches, de ses essais, de ses travaux. Ses plans étaient vastes et embrassaient des genres bien divers; à son âge, il en est toujours ainsi: on s'emparerait volontiers de la nature entière. Il avait sur le chantier des drames, des comédies, des romans, des vaudevilles, des contes, des nouvelles dont il m'exposait les plans avec un intérêt visible et un accent paternel. De mon côté je l'écoutais comme un homme qui prend goût à ces détails; j'entrais dans ses données, j'y indiquais des modifications, et je remplissais le rôle d'un collaborateur officieux.

Je ne sais comment il se fit qu'au milieu de cet entretien le nom de la comtesse fut encore prononcé; autant que je puis m'en souvenir, j'y mis du mien et y aidai un peu. L'effet fut le même sur Lucien: une rougeur soudaine se fixa sur ses joues, et son maintien trahit un embarras évident. Cette fois j'allai droit au but.

—Mon ami, lui dis-je, qu'avez vous? Vous vous troublez quand on prononce ce nom; qu'est-ce que cela veut dire? Auriez-vous connu cette femme? Avouez-le franchement. Où pourriez-vous l'avoir vue?

—Mon cousin, mon cousin, répondit le jeune homme avec une anxiété croissante, n'insistez pas là-dessus, je vous en supplie.

—Vous manquez donc de confiance, Lucien, repris-je avec un accent sévère et pénétré. De votre part, je n'aurais pas dû m'y attendre. Ai-je rien fait pour mériter un procédé pareil?

—Non, mon cousin, non assurément.

—Eh bien! soyez juste alors, mon ami. Rendez-moi une part de ce que je vous accorde. Traitez-moi comme votre père, Lucien, puisque je vous traite comme mon fils. Voyons, un peu d'abandon, ajoutai-je en le frappant doucement sur la joue. Que signifient ces airs en dessous? Des cachotteries avec moi, fi donc!

—Mais, mon cousin, que puis-je vous dire? des fadaises d'enfant! des bulles de savon!

—Allez, toujours, Lucien, j'aime ces détails. Qui n'en a pas dans sa vie? Un de ces soirs, je me confesserai à mon tour, et vous en entendrez de belles. Allez, allez.

Il était ébranlé; un dernier mot le décida. Pendant que je lui versais une quatrième tasse de thé, il me regarda fixement et me dit:

—Vous ne vous moquerez pas de moi, au moins?

—Me moquer! Lucien, répondis-je, quel soupçon? Soyez tranquille, je ne joue pas avec le cœur.

Il commença alors sa confidence:

—Mon cousin, dit-il, ce n'était vraiment pas la peine de me presser ainsi. Vrai, il n'y a en tout ceci qu'une escapade d'écolier. Vous allez bien le voir.

"J'avais seize ans quand je sortis du collége de Cahors pour rentrer dans la maison de ma mère, et, pendant quatre mois environ, entre mes humanités et mes études de droit, il se fit un vide complet dans mes occupations. C'était trop pour un esprit inquiet comme le mien et auquel le travail seul pouvait imposer un frein salutaire. D'un régime sévère où l'obéissance dominait, je passai subitement à une indépendance absolue; au lieu de journees bien remplies, j'eus des journées oisives et dont je disposais à mon gré. Ce contraste me surprit et me troubla: il me semblait que le terrain allait manquer sous mes pieds, et j'étendais la main au hasard comme pour chercher un point d'appui.

"Cette crise eut des effets divers. Dans la première semaine, j'étais enivré de liberté; je gravissais la montagne dès le matin et n'en descendais que le soir, comme si j'eusse voulu ressaisir en un jour ce qui m'avait manqué pendant six ans, d'air, d'azur, de chants, de verdure et de soleil. Puis, cette liberté me pressa à raison de l'excès même. Mon corps y trouvait de l'emploi, mon esprit y manquait d'aliment. Petit à petit, j'en vins à regretter ma chaîne et je l'eusse reprise bien volontiers. Le cœur humain est ainsi fait: il va volontiers vers les choses qui le quittent.

"A tout prix, il me fallait un but, un objet sur lequel je pusse me fixer: le désœuvrement répandait sur ma vie une ombre funèbre. Notre maison touchait au presbitère du hameau, et souvent le vieux curé venait s'asseoir chez ma mère. Il devina mes ennuis et m'offrit le seul remède qui fût en son pouvoir: c'était d'aller étudier chez lui, de disposer de ses livres. "Ma bibliothèque, ajoutait-il, ne renferme pas des ouvrages bien divertissants; mais ils sont de ceux qui apprennent à jouir saintement des bienfaits de Dieu en ce monde et à mériter ses récompenses dans l'autre." Pieux ou profanes, que m'importait! C'était une lecture, une étude, une occupation: je ne voyais rien au-delà; aussi accueillis-je cette ouverture comme une faveur du ciel. Dès le lendemain, j'étais chez le curé, feuilletant ses bouquins et me plongeant avec délices dans les abîmes de la théologie. Je ne comprenais pas toujours; mais j'avais un livre sous les yeux et me contentais de ce bonheur.

"Les choses durèrent ainsi jusqu'à ce que j'eusse fait une découverte singulière, et à laquelle j'étais bien éloigné de m'attendre. Un jour que le curé officiait, je me mis à fureter dans ses rayons pour voir si je n'y découvrirais pas quelque volume plus amusant que les œuvres de saint Anselme et la Somme de saint Thomas d'Aquin. Jugez de ma surprise, lorsque, dans un retour de la boiserie, et soigneusement empaquetés, je découvris deux tomes reliés avec luxe et ayant toute la physionomie d'intrus. C'était un roman. N'allez pas mal présumer des choses, mon cousin! Notre digne pasteur n'avait pas de tels livres: son âge excluait jusqu'à l'ombre de cette pensée. L'explication est simple. Dans l'exercice de son ministère, il avait fait cette conquête sur le démon, et c'est par oubli qu'il ne l'avait pas pas encore livrée aux flammes. Sa mémoire s'affaiblissait.

"Quand je mis la main sur l'ouvrage, il me sembla que je touchais du feu; quand je lus le nom de l'auteur, je tressaillis comme si je venais d'éprouver une secousse électrique. Voilà, mon cousin, comment je connus pour la première fois la comtesse de Mauléon. Faut-il vous dire ce qui s'en suivit? De crainte d'etre surpris et afin de mieux jouir de mon trésor, j'emportai ce livre fatal, si l'on veut, mais immortel, à coup sûr. Je le cachai avec un soin avare, heureux de le sentir sous ma main, goûtant d'avance le plaisir qui s'attache au fruit défendu. Hélas! nous sommes tous des enfants d'Eve, rebelles au bien, prompts au péché. Quand je me vis seul, tout à fait seul, quand j'eus fait le guet de l'œil et de l'oreille, j'ouvris le roman et le lus page à page, ligne par ligne, lentement, doucement, comme on boit une liqueur exquise dont on veut recueillir tout le parfum. Et quand je l'eus achevé, je le recommançai. Et vingt fois je repris cette lecture, jusqu'à ce que chaque mot restât gravé dans ma mémoire avec l'empreinte d'un feu brûlant. Désormais ma solitude était peuplée, mon tems rempli, mon cerveau meublé. J'avais des extases où figuraient mes héros familiers. Je les voyais me sourire dans mes rêves, se glisser à travers le feuillage, me devancer sur les monts. Ils me formaient un cortege qui suffisait pour me distraire, et dont, pour rien au monde, je n'eusse voulu me séparer.

"Une fois montee à ce ton, mon imagination ne s'arreta plus. Des héroïnes de romans elle en vint naturellement à l'auteur qui leur avait donne la forme et la vie. Mon cousin, si les bancs de la Faculté de Toulouse pouvaient parler, ils diraient combien cette préoccupation constante de mon esprit a fait tort aux Pandectes de Justinien. Même aux cours les plus écoutés, je n'avais d'attention que pour l'attrait peu juridique qui se cachait dans les profondeurs de mon chapeau. J'ai ainsi dévoré et rangé par ordre, dans les caves de mon cerveau, vingt volumes de fantômes qui m'apparaissent dans mes jours sombres et font le charme de mon existence desheritee. Vous me demandiez si je connais la comtesse de Mauléon et où je l'ai vue. Mon Dieu! je ne l'ai vue nulle part, et pourtant je la connais. De toutes les créations animées par le souffle de mon génie, j'ai composé une essence, et cette essence, c'est elle: elle a la grâce de celle-ci, le port de celle-là, les yeux de l'une, les cheveux de l'autre. Ça et là j'ai recueilli les perfections qu'elle a décrites pour les lui attribuer, les charmes éclos sous sa plume pour les lui offrir en appanage. Voilà comment je la connais, voilà pourquoi son nom me revient à la bouche à tout propos, voilà pourquoi je vous la signale quand elle se trouve sur notre chemin. Vous avez maintenant le mot de cet énigme, mon cousin: n'avais-je pas raison de dire que c'est une lubie d'écolier?

—Dites de poète, Lucien. Nous vous guérirons de cela: c'est un mal de province.

—Me guérir, mon cousin, oh! non! Pourquoi se guérir, d'un bonheur?

Je ne voulus pas pousser l'explication plus loin; mais je venais de faire une découverte qui m'alarma. La tête de mon élève était susceptible d'une fermentation plus grande que je ne l'aurais cru. Il y avait là des périls reels et de plus d'une sorte. Je connaissais la divinité en l'honneur de laquelle il brûlait depuis trois ans un encens solitaire et inaperçu; je savais comment elle traiterait cet adorateur, si jamais il pénétrait jusqu'à ses autels, et sur quel pied elle recevrait ses homages. Ces perspectives me causaient du souci. Desenchanter Lucien, était-ce possible? Quand il parlait d'elle, son œil lançait des flammes, sa voix s'animait jusqu'à l'exaltation. Mieux valait en detourner sa pensée, le distraire, le pousser ailleurs, lui ménager à son insu des diversions imprevues et puissantes. C'est ce que je fis avec un art dont vous allez être juges et que vous êtes dignes d'apprécier.

[*A continuer.*]

CHAS. N. EALER ET CIE. viennent de recevoir un grand assortiment de Belles MONTRES, BIJOUTERIE, etc., de differentes qualités, qu'ils offrent à des prix réduits, pour du comptant. Toute espece d'ouvrage, concernant leur métier, sera exécuté d'une manière satisfaisante. M. Ealer continuera à donner son attention personnelle à la réparation des Montres, et dans cette occupation il tâchera de faire plaisir à ses nombreux amis et au public. Bureau, etc. des rues Maine et Landry, Opelousas.

Prospectus du "Patriote des Opelousas."

SAMEDI 3 Mars prochain, les soussignés commenceront, dans la ville des Opelousas, la publication d'un journal en français et en anglais, sous le titre du Patriote des Opelousas. Cette feuille sera dévouee à la reproduction periodique de toutes les nouvelles politiques, locales, statistiques et variées, d'un caractère propre à instruire et à intéresser les differentes classes de lecteurs qui consulteront ses colonnes.

En politique, le Patriote sera indépendant sans être neutre. Les Editeurs mettront sans crainte sous les yeux du public et livreront à son appréciation la conduite des hommes publics et les tendances des mesures publiques. Renonçant aux dénominations de "Whigs ou de Democrates," soit qu'ils infligent l'éloge ou le blame, ils s'attacheront à suivre avec attention le cours des évènements, dans le but de recommander ce qui est bon, et de condamner ce qui est mal. Les mesures ayant pour objet le bien géneral seront soutenues de quelques sources qu'elles émanent, et la conduite officielle des serviteurs publics sera exposée avec respect mais sans crainte, à la censure générale dans des termes que justifieront les circonstances.

Sous le titre de variétés, le Patriote publiera les articles qui lui paraitront les plus propres à satisfaire le goût des ses lecteurs, et ces articles, soit originaux, soit choisis, seront concis, et d'une utilité pratique. Sous cette désignation viendra se ranger tout ce qui pourra intéresser les progrés de l'agriculture et les intérêts generaux des affaires de notre Paroisse.

Les Editeurs du Patriote feront tout en leur pouvoir pour tout ce qui regardera particulièrement les intérets de la localité. On ne connait que bien peu au dehors les ressources vastes et non encore développées que renferment les limites du vieux comte des Opelousas. La statistique, la population, la topographie de cette région recevront, de temps en temps, une attention proportionnee à leur importance. La salubrite, la beauté et la fertilité du pays offrent plus d'une clance à l'émigration, rien ne coûtera aux Editeurs pour faire valoir ces avantages en faisant un portrait fidèle et en invitant la population et l'industrie à venir développer les richesses de notre sol et en augmenter la valeur.

Le plus grand soin sera donnée à l'Editorial, et des ecrivains connus par leur talent, contribueront souvent à remplir ses colonnes. Quant à l'exécution typographique, le Patriote pourra soutenir la comparaison avec les journaux les plus renommés a cet égard.

Tout article d'un intéret général, lors qu'il ne sera pas trop long, et accompagné du nom de l'auteur, sera insere, tandis que toute communication revetue d'un caractère personnel sera invariablement rejetee. Dans l'expression de leurs opinions, les Editeurs agiront avec courtoisie et eviteront tout ce qui pourrait blesser la sensibilite la plus delicate.

Les Editeurs se sont engagés dans cette entreprise avec une confiance et un zele que leur inspire l'encouragement de plusieurs amis influents et patriotiques. Avec la résolution de reussir ils n'épargneront ni peine ni capital afin de mériter la confiance du public et de s'en assurer l'encouragement.

Le "Patriote" sera publié au prix modéré de deux piastres et demie par an, payable d'avance, le mettant ainsi à la portée des classes les plus nombreuses de lecteurs.

ALBERT DEJEAN,
CYRUS THOMPSON,
ALF. LIVINGSTON.

Opelousas, Fevrier, 1855.

PENSIONAT ET EXTERNAT DES DEMOISELLES AUX OPELOUSAS.—Mr. et Mme. HOY, aidée par Mmlle. Hoy et Mme. De St. Ange, ont l'intention d'ouvrir le LUNDI, 12 Mars, aux Opelousas, une Pension de Demoiselles de Premiere Classe où toutes les branches nécessaires à une éducation solide et accomplie, seront enseignées.

Dans le cours d'instruction seront comprises les Langues Anglaise, Française, Italienne et Allemande, ainsi que la Musique le Dessin, la Peinture, tous les Ouvrages à l'aiguille en Soie, Chenille, etc., le Mantien, la Danse et l'Equitation.

Avec l'aide d'instructrices compétentes, et la surveillance assidue de la Directrice, le Principal, à l'espérance d'être soutenu par les habitants de la ville des Opelousas et des environs.

Les prix sont fixès par séance de vingt-et-une semaines, payables la moitié au commancement, l'autre moitié à mi-séance.

Instruction pour les élèves de classes inférieure	$20 00
do. do. 1er classes	25 00
Musique sur Piano ou Guitar	30 00
Le Dessin	15 00
La Peinture	20 00
Ouvrages à l'Aiguelle	10 00
La Danse	12 00
Equitation	
Pension	60 00

Mme. De St. Ange étant pour le moment engagée au pensionat de Mme. Henry, au Natchez, ne pourra s'adjoindre à cette Ecole qu'à la fin de la prochaine session. Mars 10, 1855.

AVIS.—La maison T. LASTRAPES & Co. est maintenant en liquidation. E. Dejean est chargé de la collection des comptes et régler en général toutes les affaires de la société. Les personnes qui doivent, soit par compte ou billet, voudront bien venir régler le plustôt possible. Les marchandises maintenant en magasin seront vendues au prix coutant, *pour du comptant seulement.* Mars 17.

LE DOCTEUR F. BURR, Dentiste, après vingt-cinq ans d'expérience dans sa profession, offre ses services au public en général, on le trouvera presque tous les jours aux Opelousas, ou à sa demeure tout près du village. Mars 17.

ULYSSE GABEREL, Encanteur Publique et Collecteur pour la Paroisse St. Landry. Bureau aux Opelousas. Mars 10.

ALBERT DEJEAN, Avocat et Conseiller, Opelousas, La., s'occuppera toute affaire concernant sa profession, tant dans la paroisse de St. Landry que dans les paroisses avoisinantes.

JOHN MACDONALD, Ingénieur Civil et Arpenteur, offre ses services au public, il exécutera immédiatement toutes les commandes qui lui seront données. S'adresser a Mr. Charles N. Ealer, encoignure des rues Maine et Landry, Opelousas.

ANDERSON & THOMPSON, Entrepôt de Marchandises et d'Expédition, Washington, La., ayant complément installé leur magasin de dépôt dans Water street, sont préparés à recevoir: Coton, Mélasse, Sucre, et toute espèce de produits et de marchandises que l'on leur enverra pour vendre ou pour être vendue en commission par les consignataires.

ED. P. DOREMUS, Dentiste, offre respectueusement ses services à ses amis et au public en général. Tout ordre laissé à ce bureau sera promptement exécuté. Opelousas, 3 Mars, 1855.

PHARMACIE.—Les soussignés ont l'honneur d'informer le public qu'ils viennent de recevoir, à leur Pharmacie, encoignure Main et Bellevue, aux Opelousas, un assortiment très frais de Drogues, Médecines, Parfumeries, Peintures, etc., qu'ils offrent à vendre àdes prix raisonnables.

Ils tiennent aussi un assortiment de MEDICINES PATENTEES, et généralement de tous les articles qui concernent leur partie.

On trouvera dans l'établissement, à toute heure du jour et de la nuit, un Pharmacien dont l'expérience et l'attention qu'il portera aux ordonnances de messieurs les médicins, offrant une pleine garantie aux familles. P. LEONCE HEBRARD & CIE.